

## Cahier de poésie III

Sébastien Dhavernas, Pierre Chappuis, Alexis Lefrançois, Madeleine Guimont, Gaston Gouin, Madeleine Gagnon-Mahony, Gabriel-Pierre Ouellette and Alice Brunel-Roche

Volume 12, Number 2, March–April 1970

Dictionnaire politique et culturel du québec (2)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dhavernas, S., Chappuis, P., Lefrançois, A., Guimont, M., Gouin, G., Gagnon-Mahony, M., Ouellette, G.-P. & Brunel-Roche, A. (1970). Cahier de poésie III. *Liberté*, 12(2), 55–85.

## JEU ESSENTIEL À NE PAS JOUER SEUL

Vos attaches, votre cancer,  
je les reçois, je les accepte  
comme des germinations futures  
soirée sensation et nuit perception  
qu'impriment en moi la lumière quotidienne  
lorsque le temps et ses rayons m'étreint  
et me surprend en votre souvenance  
C'est à ses heures de clarté que je comprends tout  
toute l'importance de toi  
nuit qu'accompagne par préséance le soir, découverte  
toi que j'étouffe de mes bras  
toi en qui je tatonne aveugle et aveuglé  
depuis quatorze et quatre saisons.  
Je t'ai laissée en ce jour,  
j'ai fait bêtise avec mon frère, j'ai joué d'oubli.  
mais tu es revenue comme à chaque tour de jour  
demeurée mystérieuse de corps à chaque fois  
et d'esprit continuellement, presque par méchanceté  
Tu t'amuses, je suis la règle du jeu,  
soir et nuit tu t'amuses  
soir et nuit, pourquoi m'es-tu unique et permanente ?  
Parce que, soir et nuit, j'aime tes teintes  
au dedans et au dehors.  
d'amour j'aime le blues et le blanc . . .  
et puis aussi le noir du mot soir et le gris de la nuit.

SEBASTIEN DHAVERNAS

À TROIS PIEDS D'UNE CLÔTURE EN FIL BARBELÉ,  
DAN SUN CHAMP EN PENTE LAISSE EN JACHÈRE, À  
L'AURÉ D'UN PETIT BOIS SANS DISPUTE

Quand elle aura tant courru(e)  
qu'elle en sera bléssée  
l'enfant  
je serai là  
pour lui lécher le sang  
ou pour cacher  
la blessure de ses jeux  
et ce beau corps nu  
sous ses vêtements éffrayants  
je le calmerai de mon ombre  
le grand Christ blanc  
de mon amour inutile  
lui laverai les pieds  
je charrirai  
des millions de globules rouges  
pour lui redonner des forces  
ma vie lui tiendra chaud  
je ne parlerai pas  
ne frissonnerai jamais  
non  
je ne m'amuse pas de ta douleur  
je ne sème pas l'orage  
sous tes cheveux neptunes

car

il est impossible d'être un homme avec une enfant  
d'être un enfant avec une femme  
quand elle sera là  
couchée dans la torpeur  
de toutes ses heures humaines  
je ne troublerai l'appétit  
et sous la force de ton impuissance  
mon secret ne crève pas  
mais je reconnais ta main à  
à son odeur de tendresse  
et tu re partiras  
je retrai  
faire l'amour avec cette terre qui t'a portée

SEBASTIEN DHAVERNAS

## QUÊTE DU GRAAL

Je t'ai cherchée  
dans mon méchant coeur d'enfant vilain  
à la campagne sous la neige folle  
la veille de mon cinquième anniversaire  
et chaque instant depuis  
Je t'ai chechée  
dans la douceur de chaque mère  
sur la beauté de chaque enfant  
Je t'ai cherchée  
dans une chanson de l'ami Claude  
les fraises des bois reviendront, emmènes-moi  
Je t'ai cherchée  
dans le vent de chaque ville que mes pas ont salies  
Dieu sait qu'elles sont nombreuses  
Je t'ai cherchée  
parmi les Vierges Vestales  
dans une rue grise un jour de promenade  
devant la porte d'un malade  
Je t'ai cherchée  
dans tous mes rêves présents passés et à venir  
dans mon ancienne maison vieille d'enfant  
aux soirées folles de mon été maudit  
et le visage de toutes les femmes que j'ai connues  
Je t'ai cherchée  
Je te cherche  
Te chercherai  
un peu plus loin  
JE t'ai cherchée  
le dix neuf Janvier mil-neuf cent cinquante  
à trois heures trente  
et maman souffrait par ma faute  
et puis j'ai mangé  
pour encore marcher  
marcher pour te chercher  
dans chaque rectangle de chaque trottoir.

## AVANT LE JOUR

Montagne de ténèbres devant moi. La forêt vole en éclats. Couvrant je ne sais quel bruit proche, plainte ou aboi, le vent effrange les peupliers en bordure du chemin, balaie le pays jamais quitté, jamais vu, qu'un faux clair de lune illumine entre deux coups de feu, s'engouffre dans la chambre. A quoi bon rester en vigie, vouloir, à travers le tulle de l'orage, recomposer ce qui d'un éclair à l'autre se défait ? Mon lit regagné à l'aveugle, j'use ma veille (la nuit me fuit et m'ouvre sa demeure), attentif aux premiers signes d'accalmie. Dans le creux du vent, la pluie se met à tomber doucement.

## FACE À L'ORAGE

Face à l'orage, en bordure du vide, l'attelage fougueux émerge du bassin. D'un coup, l'air a fraîchi. Les hennissements du vent dans les chênes couvrent le bruit de la cascade. De l'horizon monte un flot de nuages. Lueurs, bondissements ; fuite, en tous sens, devant la rafale acharnée sur les blés, les forêts, les peupliers aux crinières défaites. La vue se brouille. Sur la terrasse où les tourbillons ont cessé tombent de grosses gouttes de pluie. Ici, agitation nulle. L'attelage de la fontaine se cabre en vain, la foudre déchire en vain la toile du crépuscule. Derrière le théâtre de l'orage, sans retour, le jour verse dans les ténèbres.

## TEL UN CRI

Tel un cri, dans l'encadrement de la fenêtre, la lumière de l'orage, le fracas tourbillonnant de la foudre. La nuit reformée, tandis que je tâtonne entre les meubles, l'éclair la bouscule aussitôt, la prend à bras-le-corps, la jette à terre, l'abandonne, la ressaisit. Champs, villages s'illuminent. Violence partout déchaînée (couvrant quel autre bruit dans les collines, plainte ou aboi ?) Entre deux ruades, des masses d'obscurité s'amoncellent, fantômes de montagnes sans crête, sans clairière. Bondissements, lueurs sur le pays détruit, interdit, fragmentaire, temps déchiqueté, fractions presque aboutées avant d'être englouties, franchissement aveugle de l'abîme, dévalement de la tornade qui couche les peupliers, piétine les jardins. Je me dirige, incertain, vers la terrasse, à travers la maison dont je suis l'hôte. Tel l'oiseau fabuleux se posant sur une mer apaisée, la pluie ne viendra qu'une fois le calme rétabli, dans l'amorce grise du matin.

## QUELLE CHAMBRE ?

Quelle chambre, quelle forêt, quelle plaine que l'orage traverse ? Effraction soudaine et proche, qu'attise la chaleur de juillet ; sueurs, suffocation. A tâtons, je m'approche de la fenêtre. La foudre s'abat sur le flanc de la montagne dressée devant moi et rejaillit au loin. Echo renvoyé de haut en bas de la vallée, ou tournoyant sur la planète ? peut-être aussi perdu sur les hauteurs. D'un coup, il cède le pas au matin, aux criaillements des oiseaux réfugiés sous la tonnelle.

## RICHESSSE DOUBLE

Ce paysage offert, dans la chaleur naissante, à de futurs enchantements peut-il être celui dont j'observais hier, du même poste élevé, l'entrée dans les ténèbres ? Tout maintenant y est vacarme et mouvement, écho bruyant de l'été, piailllements, soumission réjouie au vent, connivence d'oiseaux quittant par nuées les cerisiers sauvages pour s'abattre sur les blés ; tout y est clarté, primesaut ; tout y est distinct, vergers, bois, prairies dont je reconnais l'étagement hier plus confus, les paliers de verdure (hier plus semblables l'un à l'autre) s'élevant de l'horizon et, sur les bords du plateau en forme de rade, les villages hier pareils à des navires croisant dans l'ombre. Mais, dans cet entassement de maisons, de prés, de champs, de halliers, de broussailles, quelle place trouver pour ces masses évanouies, pour ces fantômes de forêts plus vastes que des forêts que la nuit ramènera ?

## COMME L'ÉTÉ

pour René Char

Quel lieu, quelle chambre sans murs que rien ne traverse ou n'habite ni même la fraîcheur ? Je dérive seulement, plongé dans une eau lumineuse, la même limite jamais franchie. Me lient, venus d'en bas, des voix maintenant tuées, amies ou non, joyeuses, fraternelles, transparentes elles aussi comme l'été à jaillir au fond, tout au fond de la nuit, et d'impossibles éclats de rire.

PIERRE CHAPPUIS

poèmes extraits d'un livre en préparation,

je parle au nom d'un glacial orgueil au nom d'une élégance  
[haute  
plus loin que les colères les clartés et les deuils  
qui célèbre son faste dans le croc blanc du fauve  
et l'aile du rapace quand il foudroie le jour  
et pour ce jeune loup que les chiens enfermèrent  
et cet enfant trop doux détourné de son cours  
appuyant sur le roc  
son règne insoutenable  
je nomme le mépris  
serein comme un couteau

ALEXIS LEFRANÇOIS

L'aube s'est fait ô mon amour comme un manteau de tulle  
ou comme à chaque fenêtre un horizon tendu  
comme un désir longtemps perdu comme une longue tendresse  
comme une envie de rire ou de boire

éphémère et précieuse une hémerobe tremble  
au seuil fragile de son cours

le jour comme une femme déploie  
sa lente chevelure de brumes et d'opales

quelque part dans les îles une rose s'étonne  
d'être et nous aussi peut-être

existerons jusqu'au soir

ALEXIS LEFRANÇOIS

pour avoir vécu la mort très proche et sans gémir  
pour avoir tu ce qu'il fallait taire et dit ce qu'il fallait dire  
quand le dernier soir descendra de la mer  
garde leur  
à l'enfant qui me viendra finir et mon amour  
si douce et si fragile à se blottir  
garde leur à la mère et l'enfant  
l'ombre lente Seigneur sur le chemin de pierre  
et l'eau qui meurt aux cailloux blancs  
et la ferveur et la chimère  
garde leur à la mère et l'enfant  
et pour la demeure qu'il aurait fallu construire  
solide et carrée devant la mer garde leur  
ô quelques mots épars  
et l'allégresse d'avoir couru le vent.

ALEXIS LEFRANÇOIS

le soir sur la mer promène ses doigts d'or aussi tes yeux  
sont de cet or-là quand un soleil y penche  
comme un vol de genêts ses coteaux odorants

pour témoigner de lui que les remous quittèrent  
d'odeurs et de pétales demeure un tremblement

aussi tes yeux sont de cette eau-là  
quand le chemin consent à la demeure

quand le torrent n'est plus sur sa rocaille amère  
que ce bond très léger du laurier dans sa fleur

ALEXIS LEFRANÇOIS

s'il hurle dans sa voix plus haut que son besoin de vous  
cet orgueil où le roc de ses refus s'enivre  
camarades

je dis camarades puisqu'il faut vous nommer  
par le nom de vos rêves

je dis camarades s'il préfère à vos pas  
la démarche des sables

mon chant loin de son lieu s'est abattu

ALEXIS LEFRANÇOIS

nocturne inframarin

dans les abysses calcaires  
se momifient les pêcheurs de soleils  
de millénaires statures  
les isolent de nous

la poreuse obscurité de leurs paumes  
regorge du vin de nos yeux  
frappés de cécité  
pour plus de lumière encore

noyés de sève,  
les astres lèvent  
souffle

à souffle  
et nous ensolent  
sans fracas

nous émergeons de la nuit  
nos antennes grandies  
mouvante pelure du sol  
vibrante pulpe  
nos bras se pieuvrent souches  
nos mains s'araignent  
au-dessus de la mer  
écorces neuves de forêts  
plus humaines que la vie

synchronisées,  
exactes,  
nos pulsations s'accordent  
vastes et fertiles sillons

nos rides s'enfantent  
qui fibre

à fibre  
s'humanisent

échange

je te livre  
écorce de mémoire  
mes hivers à flamber

cicatrice de pulpe  
morsure d'éclairs  
déluge de braises

geste à pic des marées  
s'éternise  
la tourmente des caps

feu de sève  
en brousses de soleils,  
tu me livres  
la lumière  
à chauffer

notre aube s'allume  
aux brasiers de la nuit

MADELEINE GUIMONT

le temps subjugué

dans les veines de la lumière,  
grésillent des fleuves,  
étincellent des frimas

des caravanes de soleils  
boussolent mon sang

j'aiguille mon parcours  
sur des continents de rêve

le soc d'une étoile  
ouvre un horizon  
aux pulsations bleues  
je m'acharne  
pour jouer l'atout  
des pluies soumises

d'impatience, un mirage  
abime la blancheur de la neige  
et la grisaille des tempes

j'émerge du désert  
et regarde la crinière broussailleuse  
des forêts de vagues

la mort gruge l'affût précaire  
de notre ombre en estacades

je m'abreuve aux poudreries d'éclairs  
notre souffle claudique  
à la course haletante des sèves

dans nos mots  
la profonde morsure des polaires opacités  
en guise de glaive entre nos gestes

se suicide le temps  
subjugué de vie

à fleur de soif

c'est mon sang que je terre  
entre pierre et silence  
en coeur à coeur  
avec la source  
et le feu

le verbe ensemence la parole  
y germe la lumière  
au plus secret du mot

entre sève  
et désert,  
végète une éclosion de mirage  
en pousses de neige

entre moelle et feuille,  
j'égare en mon fruit  
la brûlante errance  
d'une morsure de givre  
à fleur de soif

MADELEINE GUIMONT

nécessitude

l'aube s'enfante déluges de soleils

la lumière

se fleuve

à midi

une abeille

roucoule

en filant son miel

dans la ruche de nos pas

nos yeux ravaudent des filets d'étoiles

ton souffle

vertige

le hamac de la lune

dans les voilures de la neige

sur les échasses de l'espoir,

je franchis le mur du son

je me retrouve

maines et poignets soudés

au bras d'un arc-en-ciel

bague de mystère

au doigt de l'amour,

nous nous re-trouvons

maillon d'une même chaîne

au cou de la vie

le temps sourd

je regarde la terre couchée entre la cendre et le soleil  
battue de mort crâneuse  
pour l'illusoire survie du matrimoine figitif  
de ses moissons fauchées de mirage et d'échos

dans sa chair pétrie, de partance, et d'automnes,  
j'écoute battre

en retraite

le sang de la mémoire

parole taillée à froid dans la gemme du verbe,  
la naissance dicte la mort  
à la sève éjectée du feu

oubliant pourquoi et comment re-naître,  
la terre, d'un mutisme d'étoile,  
ensole sa moelle

éclosions d'univers  
à la pointe des yeux  
ouverts comme une main  
sur l'envers du décor

MADELEINE GUIMONT

## VOYAGE AUX ANTIPODES

(extraits)

(musique)

il y a quatre guitares qui chantent dans ma soupe comme du  
fond de la mer jouent au sexe-cerveau la vase et le lichen  
... et la parole est aux oiseaux : les vers sont des oiseaux qui  
s'arrachent les plumes ... sont partis sur un fil exploiteur(s)  
d'énergie

blanc de terre  
et clair de plume  
avec pouleaublanc blanc

\* \* \*

pourquoi tant de bagues enchaînent  
la vase et le lichen  
comme des rubans de mitraillettes  
puisqu'il  
faut tuer les enfants ?

pourtant :  
j'entends gonfler les ventres creux des draps  
comme la suie étendue sur des gazons où oui où  
le sang n'en finit plus de pleuvoir comme du poivre  
sur un amas de mie de pain

et tant de pianos qui crèvent d'une mauvaise grossesse  
où l'on se roule dans des cordes de guitares avortées

pourtant :  
on n'en finit plus de bouffer du chant de petits oiseaux

\* \* \*

des pianos s'échouent comme des barques usées  
sur des amas de planches qui cachent des cadavres  
n'en peuvent pas s'encercueillir  
avec trois trous de carrière

pour les yeux  
et le nombril  
endroits par où l'on tue  
les hommes fatigués jusqu'à la mort

et les hommes sont des coffres vides  
que longuement l'on traîne  
sur du béton usé  
dans un bruit de ferraille  
et de freins qui enterrent  
la faim des enfants et des vieilles

ces bruits toujours de portes rouillées  
et qui verrouillent des cercueils  
fermés amours perdues

des mères adultères  
des pères délaissés  
des enfants refusés  
des femmes parfois aimées

\* \* \*

un piano tombe d'une planète  
dans la carrière aux pierres cassées  
et les canards dansent sur des crânes  
de chevaux et de cavaliers  
tombés dans ce champ chaud de l'honneur

de cap et de verglas  
de plume



iront se perdre la falle en l'air manquant de grain  
dans le ventre des cratères

des planètes encore insoupçonnées  
caches des dieux qui errent parmi les hommes

\* \* \*

aurez beau croire qu'un canard ne souffre pas quand on  
[l'égorge

le bruit terrible qu'il se fait dans sa tête quand on attaque  
l'os du crâne avec la scie mal affûtée  
est supplice plus universel  
que de peigner les plumes du canard  
avec les lames de rasoir

parce qu'un canard soupire à la porte d'un aquarium  
pendant qu'on envoie les messages en code du côté de toutes  
[les portes

capitonnées de fer  
dans les salles d'attente  
où des femmes attendent pour accoucher

\* \* \*

on monte les étages d'un peigne  
et la locomotive prend le réseau de tous les aiguillages  
et j'entends la fumée mordre l'air  
et les géants se peignent  
et j'entends les fléaux passer  
près de mon pou  
un enfant grince et ne veut pas casser  
c'est le rire sinistre d'une bécasse  
qui fait l'amour dans les joncs  
sans se soucier de la battue qu'on organise  
avec tambours et faux  
et je la sais couler à-pic  
dans un égoût sans grille  
où il s'ouvre une porte du côté de l'enfer  
où j'entends l'explosion de millions de pas perdus  
qui vengent un temps trop longtemps plongé dans le silence  
la mort

UN POINT PERCEPTIBLE entre le ciel et l'enfer

\* \* \*

GASTON GOUIN

## SUITE POUR UN QUEBEC LIBRE

Pas le Temps

Non je me suis éveillée hier

Tête d'OR le soleil dépose à PEINE

Sur mon Front une lointaine caresse

c'est la grande forêt touffue d'amérique au printemps

Héros pour écrire vos noms

Je suis le Don Quichotte nouveau

pour écrire vos noms en lettres d'OR

Sur les murs de nos villes sur les murs du pays

Pas le Temps

Don Quichotte nouveau en quête d'un Sancho

mais il n'y a pas de murs autour

on ne sait pas très bien

où tout cela commence où tout cela finit

S'il n'y a pas de murs il n'y a pas de pays  
Nous baignons tous entre des horizons flous  
ce sont de blancs linceuls qu'il faudra déchirer  
on n'écrit pas sur un voile mauve de vendredi-saint  
Construire pierre à pierre Graver des noms les Nôtres

Véronique quels visages as-tu imprimés  
sur tes lambaux de blancs filets  
Véronique quels masques dérisoires as-tu accrochés  
aux quatre horizons flous les nôtres  
Sancho donne-moi donc la main

Ils flottent les linges blancs sur une corde immense  
qui va de l'Atlantique au Pacifique de l'Arctique  
jusqu'au pays en bas en forme d'épaules  
qui nous soutient depuis toujours sans jamais écraser  
Ils flottent nos masques Véronique à l'horizon  
De la corde dégouttent les sueurs du lundi le sang du  
[vendredi ...

On ne peut partir Sancho à l'assaut d'un horizon violet  
à l'assaut d'un écran ironique qui avance qui recule  
qui nous retourne sans cesse nos images déformées  
Construisez pierre à pierre un beau mur opaque  
et j'écrirai héros vos noms en lettres d'OR

Nos masques à la dérive sur la corde pendus  
ne sont pas nos drapeaux  
les vents sont en colère et nous fouettent  
quand passe Véronique  
nous baignons entre des mers violettes et rondes

Pas le Temps  
de nous battre contre elles Sancho  
pas le temps d'en vouloir à Véronique Sancho  
Elle est morte elle aussi sa mission accomplie  
c'était un vendredi c'est dimanche aujourd'hui

Déchirons les voiles coupons en deux l'écran de nos misères  
détendons la corde ne pendons plus ainsi nos masques  
Viens dans mes bras Sancho entre nos murs à nous  
Ecris en lettres d'OR leurs noms  
tu sais écrire au moins et ce sont des Héros

La caresse lointaine des forêts d'Amérique  
joue maintenant entre nous elle n'est plus étrangère  
Tête d'OR le soleil déverse à flots sur la pierre  
l'ombre jaune des sculpteurs qui avancent  
Entre mes bras Sancho dormons entre les pierres  
maintenant que partout se gravent à l'horizon proche  
Entre nous les noms de nos Héros...

MADELEINE GAGNON MAHONY

## ANGOISSE

Une étoffe de bronze et d'or  
Sur les gorges du silence  
Midi sur l'aveu d'un amour

Le soleil restait muet

Vous avez dit tous les mots d'amour  
Vous en chanterez tous les poèmes  
Vous ne savez pas combien je l'aime

Avouer son amour à ses lèvres  
La tête loin de ses genoux  
Mes deux mains devenues inutiles

On dit que mon amour n'existe pas  
Le soleil mes deux mains mon amour  
On dit que mon amour n'a pas d'amour

Je suis le timide aveu de mon amour  
Un aveu timide qui tend la main  
Aux frontières perdues d'un pays de mort

Une main que tu prends et que tu abandonnes  
Sur la porte bleue tes yeux en désarroi  
Moi je reste emmuré dans ton indifférence

Vous avez dit tous les mots d'amour  
Vous en chanterez tous les poèmes  
Vous ne savez pas combien je l'aime

Le soleil restait muet

De rage je couperai les mains à mes aveux  
Je t'arracherai le souvenir de mes yeux  
Mon amour a-t-on gardé souvenir de mes yeux ?

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

## ANGOISSE

Une étoffe de bronze et d'or  
Sur les gorges du silence  
Midi sur l'aveu d'un amour

Le soleil restait muet

Vous avez dit tous les mots d'amour  
Vous en chanterez tous les poèmes  
Vous ne savez pas combien je l'aime

Avouer son amour à ses lèvres  
La tête loin de ses genoux  
Mes deux mains devenues inutiles

On dit que mon amour n'existe pas  
Le soleil mes deux mains mon amour  
On dit que mon amour n'a pas d'amour

Je suis le timide aveu de mon amour  
Un aveu timide qui tend la main  
Aux frontières perdues d'un pays de mort

Une main que tu prends et que tu abandonnes  
Sur la porte bleue tes yeux en désarroi  
Moi je reste emmuré dans ton indifférence

Vous avez dit tous les mots d'amour  
Vous en chanterez tous les poèmes  
Vous ne savez pas combien je l'aime

Le soleil restait muet

De rage je couperai les mains à mes aveux  
Je t'arracherai le souvenir de mes yeux  
Mon amour a-t-on gardé souvenir de mes yeux ?

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

## SOUNION

Les colonnades bleues de la mer au soleil, à l'extrême de mes yeux, reflètent le marbre du ciel et rassemblent les tambours aux piliers des montagnes.

Le temple se construit dans l'éblouissement de la terre.

Ravagé et envahi par les éléments, le dieu de la mer s'est répandu dans les amphores blanches du temps, s'est livré à la mer.

Le temple est mis au secret.

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

1. —

D'où vient que ma gorge se couvre des quatre saisons  
Et que le ciel revêt le visage du tambour crevé

Je cherche en vain exil dans l'ancre du clocher  
Et la rose de ma ville piétinée  
Et le soleil de mon âme égarée

Il me faut retrouver les veines de mon sang  
Allongées quelque part  
Et la main illusoire de haines exaltées  
Et le bout de moi-même suspendu . . .  
Je ne sais plus à quel fil de l'horizon

....

2. —

Mon âge est une montagne de pierres rares  
Et de petits cours d'eau  
Qui grelottent au gris de ma peau

Mes ongles sont des miserere  
Alignés comme des bouquets tristes

Aucune joie ne les décore  
Aucune rose ne pousse dessus

Les chocs fleurissent au bout de mes doigts  
Cerclés de bagues d'acier  
Et de peines qui brillent

Je vis à fleur de peau  
Rompue à la noce monstrueuse du siècle  
Qui brise ma source chantante

Je porte en moi la démence  
Et le chant de la pluie

J'offre mon froid pour la folie du monde  
Décolorée comme le bouvreuil  
Sans cantique au ventre

L'étang boit la transparence de ma nuit  
Et le secret de ma nombreuse croix  
Aux mille bras de plomb

....

3. —

L'obsession a tué le visage que j'aimais  
Je l'ai adoré jusqu'à épuisement  
De mes cent ans d'illusion

Je tire l'angoisse de mes veines absentes  
Et mon coeur se dresse innombrable et inconsistant  
Sous l'amour de mon sang Eternel et silencieux

4. —

J'ai mal aux os comme j'ai mal à l'âme  
Crier des deux yeux  
Tourner le monde à l'envers  
Sans bout de pitié

Effrèner son corps sur le fruit  
De l'oiseau d'agonie

Couvrir ses doigts d'amour  
Ronger les pieds du ciel  
S'accrocher aux bras des étoiles

Se saouler de soleil  
Et s'en faire un linceul clair

Voir son demain jamais joie  
Disque d'angoisse posé  
Au creux de son cœur  
Comme océan de neige

Présent de ruine reconquise

Pourquoi ces mains dures sur mon délire  
Pourquoi friper mon bonheur pour rire

....

5. —

J'ai un jardin d'énigmes avec des roses au vent  
Qui m'effeuillent par mille bouts  
Et mon souffle perd du poids  
En dehors en dedans  
D'heure en jour sans repos

Animale et baroque Je file le faux printemps  
J'étrangle mon silence au-delà la falaise  
Je serre mon automne d'épouvante et de tard  
Je tire l'aile de mon dernier volet  
Je tue la mèche de ma dernière lampe  
Je divague à deux mains perdue dans le mois d'août

A travers l'asphyxie du monde  
 S'élève une Marguerite  
 Plus belle au rêve que plus beau poème  
 Son coeur est d'azur et de fruits à donner  
 Sa tige stylise les blessures  
 Et les veines éclatent de soleil

Son âme brille dans ma goutte de sang  
 Le ciel est bleu L'avoine chante

....

6. —

Quand j'ouvre ma prunelle au jour  
 Je m'enivre du mystère des premières clartés  
 Je démêle la couronne de rêves prise dans mes pensées  
 Je m'éblouis de paradis qui se brise en étoiles  
 Sur la solitude des choses  
 Et sur mes mains évanouies

Mes hanches se rejoignent extrêmes et lumineuses  
 De beautés matinales

J'explore mes veines de nuit que j'étire  
 A la limite de ton visage  
 Et tes yeux se posent en corsages  
 Au revers de ma mélancolie

J'enroule dans mes paumes mon âme longue et triste  
 Et mon destin qui ne ressemble à rien  
 Je décore mon front de soleils à plumes  
 Et de scarabées d'or

J'ouvre mon aile au songe  
 Et je franchis l'éternité sans mourir

....